

PIERRE SAUREL

Musée d'espions



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 110

Musée d'espions

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 382 : version 1.0

Musée d'espions

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Jean Thibault, l'as des espions canadiens, connu sous le pseudonyme d'IXE-13, sonna à la porte de la maison.

Un homme vint ouvrir.

Le Canadien reconnut aussitôt Sir Arthur, le grand chef des espions des Nations-Unies.

– Bonsoir Sir.

– Bonsoir Lieutenant.

Il fit passer IXE-13 dans son bureau.

Sir Arthur lui avait donné rendez-vous pour lui confier une nouvelle mission.

– Alors, IXE-13, ne perdons pas de temps...

Le Canadien sourit :

– Vous n'avez pas perdu confiance en moi ?

Sir Arthur se mit à rire :

– Vous savez bien que non..., il arrive souvent, même aux meilleurs espions, d’essuyer un échec.

– Ce ne fut qu’un demi-échec.

En effet, nous rappelons que lors de notre dernier roman, IXE-13 s’était mesuré contre un des meilleurs espions nazis, un type orgueilleux et fantasque.

L’espion avait réussi à glisser entre les mains d’IXE-13 et s’était enfui.

Mais, grâce à sa ruse et à son habileté, IXE-13 avait réussi à tromper son ennemi et à reprendre une invention importante, se rapportant à la bombe atomique.

Cette invention était tombée entre les mains du Nazi, malgré toutes les précautions que les Alliés avaient prises.

– Ne parlons plus de ça, c’est chose du passé.

– Vous avez raison... ce sont de trop mauvais souvenirs pour moi.

Sir Arthur alla chercher deux verres et une bouteille de sa meilleure bière.

Il en versa un verre à IXE-13.

– Vous avez appris les bonnes nouvelles ?

– Quelles nouvelles ?

– La fin de la guerre approche de plus en plus.

– C'est vrai ?

– Oui, nous pouvons espérer la victoire complète d'ici le début de l'été.

– Tant mieux.

– Nos Alliés entreront en Allemagne cette semaine, probablement. On dit que le Rhin sera franchi d'ici deux ou trois jours.

– Et les Russes vont bien, eux aussi ?

– C'est une course.

– Une course ?

– Oui, pour savoir qui arrivera le premier à Berlin.

Sir Arthur alluma son cigare et reprit :

– Dans le moment, tout va bien en Europe. Oh, nous avons quelques missions à accomplir... mais nous forçons surtout l'armée... il faut en

finir avec les puissances de l’Axe et le plus tôt possible.

IXE-13 crut deviner.

– Voulez-vous dire que... ?

– Vous avez compris, IXE-13, vous allez vous éloigner de l’Europe pour quelque temps.

– Pour où ?

– Pour commencer, vous vous rendrez au Canada et de là, vous vous dirigerez vers le Pacifique.

– Le Japon ?

– Le Japon, la Chine, enfin, tous ces pays-là... la guerre fait rage et est loin d’être gagnée... aussitôt que nous en aurons fini avec l’Europe, nous essaierons de leur donner un coup mortel.

– Et la fameuse bombe, Sir ?

– La bombe atomique ?

– Oui, je sais qu’il en est beaucoup question.

Sir Arthur haussa les épaules :

– C’est encore une probabilité. On travaille sur

cette bombe depuis des mois... peut-être un jour
pourrons-nous nous en servir.

– Alors, Sir, avez-vous idée de ma prochaine mission ?

– Aucune, vous allez retourner au Canada.

– Avec mes amis ?

– Oui. Pour l'instant, je n'ai pas besoin de vous ici. Comme je vous l'ai dit, nous concentrons nos forces pour en finir avec l'Allemagne.

– Quand devrons-nous partir ?

– Vous quitterez Londres à sept heures quinze demain soir.

– Est-ce que je vous reverrai d'ici ce temps-là ?

– Non. Aussi, je vais vous remettre des passeports qui vous serviront au Canada.

Sir Arthur sortit une grande enveloppe de son bureau.

– Tenez, vous avez tout ce qu'il vous faut là-dedans.

– Et à Ottawa ?

– Vous vous rapporterez au colonel Boiron.

– Bien, Sir.

– Vous le connaissez ?

– Oui.

– Parfait, vous pouvez partir. Aussitôt que j’aurai besoin de vous, j’enverrai un message au colonel.

– Je serai à vos ordres, Sir.

– N’oubliez pas que je veux vous envoyer à Berlin avant l’arrivée de nos troupes.

– Je sais... les chefs des armées nazies ?

– Oui, nous voulons les capturer vivants... surtout Hitler... mais nous n’en sommes pas encore là, malheureusement.

IXE-13 se leva.

Sir Arthur lui tendit la main :

– IXE-13, je vous souhaite beaucoup de chance.

– Merci, Sir.

– Faites de l’aussi bon travail là-bas que vous en avez fait ici et vos chefs seront satisfaits.

IXE-13 sortit du bureau.

Sir Arthur alla le reconduire jusqu’à la porte.

– Vous saluerez Marius et Gisèle de ma part ?

– Entendu.

– Et n’oubliez pas d’adresser un mot de salutation à tous mes amis canadiens.

– Je n’y manquerai pas.

IXE-13 sortit.

Il avait hâte d’apprendre la nouvelle à ses deux amis, sa fiancée, l’espionne française, Gisèle Tubœuf, et le colosse marseillais, Marius Lamouche.

– Le Canada, je vais revoir mon pays, y a pas à dire, ça fait chaud au cœur, depuis le début de la guerre que je vais de pays en pays, mon cœur est toujours resté attaché au Canada.

– Et puis, patron ?

– Sir Arthur était de bonne humeur ? demanda Gisèle.

Marius enchaîna :

– Il vous a confié une nouvelle mission ?

– Oui.

– Où allons-nous ?

– En France, bonne mère.

IXE-13 les arrêta :

– Hé hé, une minute.

– Quoi ?

– On n'a pas de mission ?

– Donnez-moi la chance de parler, voulez-vous ?

– Allez-y, bonne mère.

– Nous n'attendons que cela.

Et pour la première fois, ils gardèrent un silence complet.

– Nous partons pour le Canada !

– Non ? Oh, Jean, que je suis contente.

Gisèle aimait le Canada... pour elle après la guerre, ce serait sa patrie.

Marius cependant avait baissé les yeux.

Il ne disait mot.

– Ça ne te plaît pas, Marius ?

Il soupira :

– Le Canada... Francine...

Chaque fois qu'on parlait du Canada, Marius se souvenait de celle qu'il avait aimée.

Francine Dermont, la jeune espionne canadienne qui avait donné sa vie pour les siens.

Marius et elle s'étaient aimés sincèrement.

Mais bien que déjà quelques semaines se soient écoulées, la plaie n'était pas cicatrisée dans le cœur de Marius.

– Il ne faut pas y penser, Marius.

– Dire que je vais revoir le pays où je l'ai connue.

– Ne dis pas cela, Marius... tu te fais du mal inutilement.

Gisèle tentait de le consoler.

– Oui, ça fait mal... en dedans.

IXE-13 demanda brusquement :

– Aimes-tu mieux rester ici ?

– Hein ?

– Je suis certain que Sir Arthur te trouverait de l'ouvrage comme aide-espion...

Le Marseillais s'efforça de sourire :

– Patron !

– Oui ?

– Vous savez fort bien que je ne vous abandonnerai jamais.

– Il faudra pourtant que ça vienne un jour.

– Oh, pas si vite que ça... quand la guerre sera finie... quand vous vous marierez, eh bien, j'ai l'intention de travailler pour vous.

– Pour moi ?

– Comme domestique.

IXE-13 éclata de dire :

– Je ne suis pas assez riche pour me payer un domestique.

– Oh, je ne suis pas un domestique qui va vous coûter cher.

– Vrai ?

– Vous me nourrirez... m'habillerez et quelques sous pour mes dépenses... aucun salaire.

IXE-13 fit mine de réfléchir :

– Je penserai à votre proposition, mon brave.

Tous se mirent à rire.

Enfin, la gaieté semblait revenue chez Marius.

IXE-13 leur annonça qu'ils allaient partir dès le lendemain soir.

Aussi, dès son réveil, Gisèle commença à faire diverses petites emplettes.

Même en temps de guerre, elle était femme.

Et coquette.

Elle aimait arriver au Canada avec des robes neuves, quelque chose de nouveau.

Elle ne revint à la maison de chambres que vers deux heures cet après-midi là.

Ses bras étaient chargés de boîtes.

– Écoute, Gisèle, nous ne partons pas pour des années.

– Mais c'est très peu de choses, Jean... on voit bien que tu ne connais rien aux femmes.

Ils finirent de préparer leur valise.

Le même soir, à sept heures, IXE-13 et ses amis arrivèrent au terrain d'aviation.

L'avion était prêt à décoller.

On leur passa des parachutes.

C'était toujours plus sûr.

La guerre était presque gagnée.

Cependant, les appareils nazis lançaient souvent des attaques sournoises.

– Vous êtes prêts ?

– Oui.

– Montez.

Ils prirent place dans le bimoteur.

Un officier fit un signe.

Deux jeunes aviateurs enlevèrent les morceaux de bois qui bloquaient les roues.

Les hélices se mirent à tourner en même temps que le moteur grondait.

Soudain, l'appareil s'élança sur la piste.

Puis, ses roues quittèrent le sol.

Il s'éleva lentement dans les airs, prenant peu à peu de l'altitude.

Enfin, l'avion ne fut plus qu'un petit point noir qui disparut à son tour derrière un gros nuage trop sombre.

L'officier murmura :

– Souhaitons que cet autre voyage s'accomplisse sans encombres.

II

Le souhait de l'officier se réalisa.

L'avion était arrivé au Canada, sans encombres.

Après les avoir déposés, le pilote était reparti immédiatement pour l'Angleterre.

Nos amis se reposèrent quelques heures.

Enfin, le lendemain de leur arrivée, ils montaient sur un train, en route pour Ottawa.

– Hé, patron ?

– Oui, Marius.

– Savez-vous que j'ai un peu peur ?

Gisèle et IXE-13 le regardèrent curieusement.

– Peur ?

– Oui.

– Peur de quoi ?

- De ne pas travailler.
- Je ne comprends pas, explique-toi.
- Sir Arthur vous a dit qu'on vous enverrait en mission dans le Pacifique ou au Japon ?
- Oui.
- Vous patron, vous parlez le Chinois... pas nous.

IXE-13 haussa les épaules :

- Ça n'a pas grande importance.
- Vous pensez, peuchère ?
- Il me semble, Jean, remarqua Gisèle, qui si on ne peut pas s'exprimer dans la langue du pays... ce doit être un handicap ?
- Naturellement. Mais n'empêche que je suis déjà allé au Japon et que je ne parle pas le Japonais.

IXE-13 les arrêta, alors qu'ils voulurent recommencer à protester :

- Voulez-vous, nous allons faire une chose ?
- Quoi ?

– Attendre ! Rien ne sert de parler immédiatement, nous ne savons même pas ce que je dois faire.

– Bon, entendu. Vous ne voulez pas qu'on parle... on va se taire, bonne mère... on va se taire.

Et Marius bouda une bonne partie du voyage.

*

– Monsieur ?

– Je désire voir le colonel Boiron.

– Le colonel est très occupé.

– C'est important.

– Avez-vous rendez-vous ?

– Non.

– Alors, vous seriez mieux de l'appeler et de prendre rendez-vous.

– J'ai essayé d'appeler tout à l'heure et vous m'avez répondu que le colonel était trop occupé

pour me répondre.

– Ah, je vous ai dit ça ?

– Oui

– Justement, vous vous rendez compte, le colonel est fort occupé.

– Pouvez-vous, tout simplement lui dire qui je suis ?

– Mais...

– Ça va prendre une seconde seulement.

– Bon, je vais essayer, mais je ne promets rien.
Votre nom ?

– Louis Blondel, d'Angleterre.

– Un instant.

Le secrétaire se dirigea vers un petit appareil.

Il décrocha un récepteur :

– Colonel ?

– Oui.

– Il y a un dénommé Blondel qui insiste pour vous voir.

– Blondel, connais pas.

– Bien, colonel.

Le secrétaire vint pour raccrocher.

IXE-13, vivement s'était approché du pupitre.

Il saisit le récepteur des mains du sergent :

– Vous ne connaissez pas Louis Blondel, d'Angleterre ?

Il remit le récepteur au sergent qui n'en était pas encore revenu.

– Oui... oui, faites entrer immédiatement. Blondel... j'allais oublier, Jack ?

– Oui, colonel ?

– Vous m'avez compris, faites entrer Blondel.

– Bien, colonel.

– Et qu'on ne me dérange pas. Je n'y suis pas, même si c'est le roi.

Le sergent raccrocha.

Il était en colère.

Il aurait aimé pouvoir mettre IXE-13 à la porte.

– Savez-vous que je pourrais vous en faire

coûter, parce que vous m'avez arraché ce récepteur des mains ?

– Savez-vous, sergent, que vous avez été presque insolent avec moi.

– Vous le méritiez.

– Sans doute, tout ce que je vous demandais, c'était de voir le colonel... d'ailleurs, ce brave Boiron jugea lui-même. Laissez-moi passer.

– Excusez-moi... ne dites rien au colonel.

– Alors... la prochaine fois.

IXE-13 frappa à la porte du bureau de Boiron.

– Entrez !

Le Canadien ouvrit la porte.

Boiron attendit qu'elle se fut refermée.

– IXE-13, comment allez-vous, lieutenant ?

– Très bien, merci, et vous-même, colonel ?

Les deux hommes causèrent de choses et d'autres, comme de vieux amis.

– Et puis, on s'ennuie de son pays ?

– Un peu, c'est justement, parce que c'est mon

pays.

– Comme ça, pas fâché de revenir au Canada ?

– Non. Cependant, on m'a dit que je n'y resterais pas longtemps.

– J'ai bien l'intention de vous garder ici le plus longtemps possible.

– Oui, je sais, mais les missions à exécuter sont dans la Pacifique.

– Surtout, oui, mais il y a aussi du travail en Canada.

– Ah !

– Et pour vous permettre de vous reposer des fatigues du voyage, je vous donnerai une première mission ici.

– À Ottawa ?

– Pas exactement, mais au Canada.

– Je vous écoute, colonel, en quoi consiste cette mission ?

– Tout d'abord, si tout va bien en Europe, ici les espions ennemis sont à l'œuvre plus que jamais. Ils se savent finis et on dirait qu'ils

montrent une audace inaccoutumée.

IXE-13 écoutait en silence.

– Vous n’êtes pas venu seul ?

– Non. Vous connaissez mes deux amis, Marius et Gisèle ?

– Oui.

On parla un peu de Francine.

– C’était une bonne espionne, elle serait devenue une des meilleures femmes.

Le colonel se passa la main sur le front :

– Ne parlons plus de ça et revenons à notre mission.

*

– Tiens, voilà le patron.

Marius ouvrit la porte de la chambre.

– Bonjour les amis.

– Tu as vu le colonel ?

– Oui.

– Nous avons une mission ?

– Oui, pour la première, nous n’irons pas loin... ici, en Canada.

– Et nous allons travailler avec vous ?

– Oui, Marius.

IXE-13 s’assit :

– Je vais vous expliquer de quoi il s’agit.

– Allez-y, peuchère.

– Vous ne connaissez pas la ville de Hull ?

Gisèle réfléchit :

– Hull... c’est près d’ici ?

– Oui, juste de l’autre côté de la rivière.

– Peuchère, je me rappelle, j’ai vu des annonces, qui traverse le pont.

– Et on tombe dans Hull.

IXE-13 leur fit signe de se taire.

– Laissez-moi parler, si vous voulez que je vous explique.

– Parle, Jean.

– Vous savez ce qu'est un musée ?

– Bonne mère, si on le sait.

– Eh bien, à Hull on veut construire un musée de la guerre.

– Un musée de la guerre ?

– Oui, mais remarque bien, de la nouvelle guerre. C'est-à-dire de 1914 et 1939.

– C'est une bonne idée.

IXE-13 s'approcha de la petite table qui se trouvait dans un coin de la chambre.

– Regardez bien ce qu'on veut faire.

Il prit son crayon et dessina une sorte de tour.

– Il y aura plusieurs étages ?

– Oui, Marius... et à chaque étage, plusieurs tableaux animés par l'électricité.

Il dessina sa tour :

– Premier étage, ce sera 1914. Le début de la guerre, les principales batailles... deuxième étage, 1915, troisième 1916, etc.

– Bonne mère, ça va être haut ?

– Assez, quatre étages pour 1914 et six ou sept pour cette guerre-ci.

Gisèle demanda brusquement :

– Je me demande ce que nous venons faire dans tout ça ?

– J’y arrive. Ce musée est déjà commencé.

– Vrai ?

– Nous irons le visiter dès demain... cependant, on n’arrive pas à le terminer.

– Comment ?

– À cause du sabotage.

– Le sabotage ?

– Oui. Tenez, les galeries de 1914-1915 jusqu’à 1918 sont terminées. Mais les galeries de 39 à 45, pas encore.

– En quoi consiste le sabotage ?

– Il y a moins d’une semaine, on a installé dans le musée une bombe.

– Peuchère.

– Une bombe qui ne pouvait pas exploser, comprends bien, Marius.

– Ah bon !

– Eh bien, cette bombe a disparu. Ce n'est pas tout. Trois jours plus tard, une partie d'usine de guerre a sauté.

– Et puis ?

– On a retrouvé des traces de cette même bombe.

Marius fronça les sourcils :

– Ça devient plus grave. On avait chargé la bombe ?

– Oui.

IXE-13 expliqua :

– Il est presque certain que ces saboteurs demeurent tout près du musée et se cachent quelque part pour accomplir leurs coups.

– Avons-nous d'autres indices ?

– Non. Demain, nous rencontrerons le constructeur de la bâtisse. Il nous donnera des détails.

*

– Monsieur Paradis est-il là ?

– Je crois qu’il vient justement d’arriver.

– Vous êtes monsieur ?

– Louis Blondel. Monsieur Paradis ne me connaît pas, mais dites-lui que je suis envoyé par le colonel Boiron.

– Très bien.

La jeune fille annonça IXE-13 et ses amis au constructeur.

– Si vous voulez me suivre.

Elle les fit passer dans le bureau de son patron.

Paradis était un gros homme, qui semblait très orgueilleux.

Les mains constamment dans ses poches, un cigare sur le coin de la lèvre, il semblait se trouver supérieur aux autres.

– Bonjour madame, messieurs.

Il leur montra des fauteuils :

– Asseyez-vous !

– Merci.

IXE-13 et ses amis s'assirent.

– Mais Paradis continua de se promener les mains dans ses poches.

– Alors, que puis-je faire pour vous ?

Il jeta un coup d'œil sur sa montre :

– Je suis un homme très occupé, je n'ai que quelques minutes à vous accorder, alors faites vite.

– Nous sommes envoyés par le colonel.

– Je sais, vous l'avez dit à ma secrétaire.

– C'est au sujet du musée.

– Je m'en doutais.

– Il s'est passé des événements depuis quelque temps.

– Passons, je sais tout cela. Où voulez-vous en venir ?

– Le colonel nous envoie faire enquête.

– Vous aussi ? vous devez être le dixième.

– Ça n'a pas d'importance. Nous obéissons aux ordres de nos supérieurs.

– Et vous me faites perdre mon temps.

Le bonhomme agaçait IXE-13.

Le Canadien se leva :

– Monsieur Paradis, je ne veux pas vous déranger.

– Mais...

– Puisque vous ne voulez pas nous aider, nous nous arrangerons autrement.

– Écoutez.

– Je vois que vous êtes fort occupé... à fumer votre cigare.

Paradis toussa :

– Allons, essayez-vous et dites-moi ce que vous voulez savoir.

– Vous allez me laisser parler ?

– Oui.

– Que s'est-il passé au juste de si

extraordinaire à ce musée ?

Paradis ouvrit un tiroir de son bureau.

– Le 19 février. Le courant a été mis sur un tableau de 1917.

– Et puis ?

– C'était une bataille à la baïonnette, les soldats électriques se battent réellement... ils ont des baïonnettes dangereuses.

– Je ne comprends pas.

– En mettant le courant, les soldats s'avancent et font marcher leurs bras, les baïonnettes volent en l'air, on dirait une vraie bataille.

– Il y en a qui tombent ?

Naturellement, tout est bien calculé.

– Et puis ?

– Des hommes travaillaient sur ce tableau lorsque les soldats ont été mis en mouvement. Résultat, trois de mes hommes blessés.

– Ensuite ?

– Le 24 février. Disparition d'une bombe.

– Je sais cela.

Le 26. Commencement d'incendie.

– C'est tout ?

– Non, avant-hier, un sac de ciment est tombé à quelques pieds de moi.

– C'est peut-être une coïncidence ?

– On ne sait jamais. Il est possible qu'on tente de tuer un homme comme moi.

– Pourquoi ?

Le gros bonhomme bondit :

– Vous oubliez que c'est moi, le constructeur ?

– Qui, pensez-vous, peut saboter votre travail ?

– Le colonel parle de saboteurs ennemis. Moi, je crois plutôt que ce sont des rivaux.

– Des rivaux ?

– Oui, d'autres constructeurs.

– Pourquoi feraient-ils cela ?

– Pour tenter de m'abaisser. Ils savent que je suis supérieur à eux...

– Je comprends.

IXE-13 se leva :

– Monsieur Paradis ?

– Oui.

– Est-ce que nous pouvons visiter le musée ?

– Il n'est pas ouvert au public.

– Nous venons enquêter.

– En effet.

Il regarda sa montre :

– Attendez-moi, je pars pour le musée
immédiatement.

Il mit son paletot.

– Vous allez venir avec moi. Mon chauffeur
est à la porte.

Ils sortirent avec le constructeur.

– Quel fat !

Nos amis prirent place dans sa voiture.

– Au musée, Léon.

– Bien monsieur.

Il expliqua à nos amis :

– Je me sers de cette voiture pour faire mes courses en ville, j'en ai une autre pour la promenade.

IXE-13 demanda :

– Monsieur Paradis ?

– Oui.

– Vous n'avez jamais pensé à faire écrire vos mémoires ?

– Si !

– Vous pourriez les lire souvent. Ça vous ferait plaisir.

Les deux Français se retinrent pour ne pas rire.

Mais le gros homme n'avait pas compris l'allusion :

– Savez-vous que ça ne m'intéresse pas tant que ça.

– Pourquoi ?

– Tout d'abord, pour mon plaisir, ce serait inutile, je me connais trop, ensuite pour le public

en général, ce serait ennuyant.

IXE-13 éclata de rire :

– Non, vous ne me dites pas ?

– Pas ennuyant sur le côté que ce ne serait pas intéressant.

– Ah !

– Ennuyant parce qu'on serait trop fatigué d'entendre parler de moi.

– Ouf !

La voiture s'arrêta :

– Regardez, patron.

Le musée se dressait devant eux.

Des hommes étaient au travail.

– Ça m'a l'air d'être joli.

– Et solide, je ne fais jamais d'erreur.

– Vous êtes chanceux.

– J'ai toujours été comme ça.

Paradis fit signe à un de ses hommes :

– Lemieux ?

– Oui, monsieur ?

– Pourrais-tu faire visiter ces messieurs et madame.

– Bien.

– Tu répondras aux questions qu'ils te poseront.

– Bien, monsieur.

– Moi, je vais vérifier le travail de mes hommes. Ils ont besoin des conseils d'un homme comme moi.

Il s'éloigna.

IXE-13 se tourna vers le dénommé Lemieux :

– Vous travaillez pour lui ?

– Oui.

– Je vous plains.

L'employé sourit :

– On s'y habitue. Si vous voulez devenir son ami, faites-lui des compliments.

– Je n'ai pas de difficultés à vous croire.

La visite du musée commença.

IXE-13 n'avait rien vu de si intéressant.

Ses amis s'exclamaient :

– Et dire que des saboteurs veulent gâcher tout ça.

Paradis était peut-être fort orgueilleux.

Mais il fallait s'incliner devant son ouvrage.

– C'est du beau travail.

Les escaliers montaient en tournant dans le musée.

En haut, des hommes travaillaient sur un échafaudage, au dernier étage.

– Ce sont eux qui font les murs, deux experts, expliqua Lemieux.

Tout à coup, il y eut un cri terrible.

– Attention !

– Mon Dieu !

L'échafaudage venait de s'écrouler.

Gisèle poussa un cri terrible en voyant tomber les deux hommes.

L'un d'eux toucha le plancher et ce ne fut plus

qu'une bouillie.

L'autre cependant, avait réussi à s'attraper par un bras à une poutre de fer.

Il criait comme un fou :

– Au secours, je vais tomber, au secours.

IXE-13 se tourna vers Marius :

– Viens.

Les deux hommes bondirent dans l'escalier.

Ils montèrent jusqu'au dernier étage.

– Il va se tuer, criait Paradis.

– Ôtez-vous de là. Laissez-nous faire.

IXE-13 jugea la scène d'un coup d'œil.

Il dit quelques mots à Marius :

– C'est la seule manière, patron.

Le Marseillais se plaça sur le dernier échelon.

Soudain, il s'assit sur le dernier barreau et se lança dans le vide.

– Attention !

Mais Marius resta accroché par les genoux.

– Vite, patron.

Le Marseillais s’assit comme tout à l’heure.

– C’est solide ?

– Aucun danger.

– Il faut essayer.

Il prit le patron par le bas de son pantalon et serra fortement ses jambes.

– Allez-y.

Les deux hommes plongèrent dans le vide.

Marius tenait IXE-13 par les jambes.

Lui-même n’était retenu que par ses genoux, au dernier échelon.

IXE-13 tendit la main.

Il lui manquait environ un pouce.

– Un peu plus bas, Marius.

– Je vais essayer.

Les mains de Marius descendirent jusqu’aux chaussures d’IXE-13.

– L’avez-vous ?

IXE-13 poussa un cri :

– Je l’ai... je l’ai.

Il venait de saisir l’homme par la manche de son veston. C’est alors que tous virent un exploit peu ordinaire.

Doué d’une force surhumaine, Marius commença en pliant les bras à lever les deux hommes.

Il était rouge comme une tomate, tellement il forçait.

– Nous allons l’avoir, nous allons l’avoir.

IXE-13 montait lentement avec sa charge.

– Voyons, qu’est-ce qu’il a ?

L’homme semblait avoir perdu connaissance.

Tout à coup, les yeux d’IXE-13 se posèrent sur l’épaule de l’homme.

– Marius, vite, vite.

Il venait de voir l’habit qui se décousait peu à peu à l’épaule.

– Je ne peux pas aller plus vite, patron.

– Il va tomber.

Dans un dernier effort, Marius donna un coup et souleva le patron de quelques pieds.

Mais au même moment, il y eut un craquement d'étoffe. La manche se détacha complètement du reste du veston.

Tout le monde poussa un cri.

IXE-13 resta suspendu avec la manche dans la main pendant que le corps de l'employé allait s'écraser sur le plancher de ciment.

III

Marius n'eut aucune difficulté à reprendre son équilibre.

Un seul homme à soulever, c'était plus facile.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes étaient sains et saufs sur le dernier plancher.

Paradis s'avança vers eux :

– Vous n'êtes pas blessés ?

IXE-13 et Marius ne répondirent pas.

*

Ils étaient consternés.

Être passé si près de réussir.

– Si je l'avais pris par la main, mais je ne pouvais pas.

– Vous avez fait l'impossible, merci.

Tout à coup, IXE-13 jeta un coup d'œil en bas.

L'échafaudage s'était écrasé en morceaux sur le dernier plancher.

Il se mit à descendre l'escalier à toute vitesse.

Pâle comme la mort, Gisèle les attendait.

Elle se jeta dans les bras de son fiancé :

– Oh ! Jean. J'ai eu peur... tu as risqué ta vie ?

– Marius aussi.

– C'est vrai.

IXE-13 emmena ses deux amis avec lui, jusqu'au sous-sol.

Déjà les hommes ramassaient ce qui restait de leurs camarades.

Il ramassa un bout de corde.

– C'est bien ce que je pensais.

– Quoi ?

– La corde a été coupée.

– Bonne mère.

Juste à ce moment, un homme s'avança :

– Monsieur ?

– Oui ?

– J'ai quelque chose à vous dire.

– Quoi donc ?

– J'étais en haut, avec mes amis, j'ai vu quelqu'un, une personne que je ne connais pas.

– Hein ?

– Oui, un homme qui portait des lunettes et un chapeau brun.

– Curieux.

– Je l'ai revu deux secondes après l'accident.

– Et puis ?

L'homme tressaillit :

– Je l'ai vu mettre un couteau dans sa poche.

– Quoi ?

– Je l'ai vu, je vous dis.

– Ça par exemple.

IXE-13 se dirigea vers la sortie.

Il y avait un gardien à la porte.

– C'est la seule sortie, ici ?

– Oui, monsieur ?

– Avez-vous vu sortir un homme avec un chapeau brun et grosses lunettes ?

– Pas du tout.

– Vous êtes sûr ?

– Sûr et certain, personne n'est sorti depuis que vous êtes entré.

IXE-13 se tourna vers Marius :

– Reste ici, Marius.

– Et vous, patron ?

– Je vais appeler la police de Hull. C'est le temps de mettre la main sur l'assassin.

– Je ne laisserai sortir personne ?

– Personne.

– Très bien.

IXE-13 traversa la rue.

Il entra dans un restaurant.

– Donnez-moi un cinq sous pour téléphoner.

– Oui monsieur.

IXE-13 se dirigea vers la cabine.

– Il y a eu un accident.

– Qui vous a dit cela ?

– Le gardien de l'autre côté, il m'a crié.

– Ah !

– J'ai appelé la police et l'ambulance.

– Vous avez appelé la police ?

– Certainement, n'ai-je pas bien fait ?

– Si, c'est ce que je voulais faire
immédiatement.

IXE-13 remit son argent dans sa poche.

Juste comme il ouvrait la porte du restaurant,
il entendit des bruits de sirène.

Les policiers arrivaient suivis de la voiture
ambulancière.

IXE-13 traversa la rue et se dirigea vers la
voiture des policiers.

– Sergent ?

– Oui.

IXE-13 mit la main dans sa poche et sortit une carte :

– Service secret.

Le policier salua :

– À vos ordres.

– Il y a eu un accident... mais moi, je suis certain que c'est plutôt un double meurtre.

IXE-13 raconta ce qui s'était passé.

– Merci pour vos renseignements, le meurtrier ne nous échappera pas. Personne n'est sorti ?

– Personne.

– Tant mieux.

– Le meurtrier est à l'intérieur.

– Dans ce cas, ce sera de l'ouvrage facile.

Le sergent donna des ordres.

Marius fut remplacé à la porte et on mit un policier en faction. IXE-13 appela l'employé qui lui avait fait les fameuses révélations.

– Je veux voir tout le monde en bas, cria le

sergent.

Tous les employés descendirent.

Outre Gisèle, IXE-13 et Marius, il y avait sept hommes y compris Paradis.

– C'est vous le constructeur ?

– Oui.

– Combien aviez-vous d'hommes ?

– Neuf avec le gardien, dix avec moi.

Le nombre était complet.

Tous les hommes étaient vêtus de salopettes de travail.

IXE-13 se tourna vers un employé :

– Godin ?

– L'homme que vous avez vu, était-il en salopettes ?

– Oh, non, en habit.

– Comme ça, il n'est pas ici ?

– Non. Je le reconnaîtrais. Ce n'est pas un de mes compagnons de travail.

Le sergent ordonna à un de ses hommes :

– Faites sortir tous ces gens. Gardez-les à vue, sur le trottoir, ou plutôt, envoyez-les en face, nous allons fouiller la place, en attendant.

– Bien.

IXE-13 se rapprocha du policier :

– Sergent ?

– Oui.

– Puis-je rester ?

– Certainement.

Une fois tout le monde sorti, on commença les recherches. On fouilla d'étage en étage, jusque dans les moindres racoins. Mais on ne trouva pas la trace du fugitif.

– Il ne peut pas s'être volatilisé.

Le sergent et IXE-13 se concertèrent :

– Qu'en pensez-vous ?

– Une chose certaine, c'est qu'il n'est pas ici.

– C'est sûr.

– Alors, il y a deux solutions.

– Lesquelles ?

– Le type nous a trompés en disant qu’il a vu quelqu’un cacher un couteau.

– Dans quel but ?

– N’oubliez pas que ce type-là était en haut. Il l’avoue lui-même.

– Je n’avais pas pensé à cela.

– Deuxième solution, c’est le gardien à la porte qui a menti pour protéger un ami.

– Comment le savoir ?

– Laissez-moi faire. Ne vous occupez plus de rien.

– Mais il y a eu meurtre ?

– Faites enquête comme d’habitude, de mon côté je vais m’efforcer de trouver l’assassin.

IV

– Marius ?

– Oui, patron ?

– Tu vas suivre ce type qui m'a parlé de l'homme qu'il a vu.

– Très bien.

– Toi, Gisèle, tu sembles être au mieux avec le gardien ?

Elle sourit :

– Il me fait de l'œil.

– Tant mieux, ne le laisse pas. Essaie de savoir ce qu'il fait.

– Entendu.

– Je n'ai pas dit au sergent qu'il pouvait y avoir une troisième solution.

– Laquelle ?

- L’homme est peut-être caché dans le musée.
- Caché ?
- Oui, il y a plusieurs cachettes, là... le seul moyen de savoir.
- Jean, que veux-tu faire ?
- Je vais essayer de me cacher dans le musée. On ne sait jamais.
- Sois prudent.
- Vous autres aussi. Vous suivez peut-être un assassin.

IXE-13 s’excusa auprès de ses amis.

- Je dois aller voir le colonel.
 - Quand allons-nous nous retrouver, patron ?
 - Disons à minuit ce soir. Si à minuit l’un de nous n’est pas entré.
 - On pourra téléphoner ?
 - Oui. Si à minuit, on n’a aucune nouvelle.
 - Les autres passeront à l’action, conclut Gisèle.
- IXE-13 partit, laissant ses amis seuls.

*

– Bonjour, monsieur Blondel.

– Tiens, vous me reconnaissez ?

– Oui, vous voulez voir le colonel ?

– S’il vous plaît ?

– Ce ne sera pas long.

Le secrétaire l’avertit par téléphone.

– Vous pouvez entrer.

Le Canadien ne put s’empêcher de sourire.

– Il est devenu poli, le secrétaire.

IXE-13 entra dans le bureau de Boiron.

– Quel bon vent vous amène, du nouveau ?

– Oui, colonel.

– Conte-moi.

IXE-13 fit le récit de ce qui s’était passé.

– Ça commence à devenir inquiétant toutes ces histoires.

– Aussi, j’ai décidé de passer à l’action.

– Qu’allez-vous faire ?

IXE-13 lui parla des deux suspects.

– Marius et Gisèle vont les suivre.

– Je n’ai point de crainte, ils connaissent leur métier.

– Maintenant, reste le musée, colonel ?

– Oui ?

– Vous n’avez pas une clef pour entrer au musée ?

– Non, Paradis nous en donnera une quand tout sera terminé.

– Diable, c’est embêtant.

IXE-13 réfléchit profondément.

Enfin, il se leva :

– Je vais essayer de m’arranger autrement

– Voulez-vous que je vous aide ?

– Comment ça ?

– Je pourrais demander à Paradis de me passer une clef.

– Non, je ne veux pas qu'on sache que je veux m'établir là.

– Je vois.

IXE-13 se dirigea vers la porte.

– Je vous remercie quand même, colonel.

– Un instant, IXE-13.

– Quoi ?

– J'ai une idée.

– Laquelle ?

– Je vais envoyer un de mes hommes. C'est un expert serruriers. Il aura vite fait de prendre une empreinte de la serrure et de vous faire une clef.

– C'est une bonne idée, ça.

– Revenez me voir vers cinq heures.

– Entendu.

IXE-13 sortit.

Il retourna près du musée.

Les employés étaient partis dîner.

Naturellement, Gisèle et Marius avaient suivi leurs deux moineaux.

IXE-13 décida d'aller manger à son tour.

À deux heures, il revit Gisèle et Marius près du musée.

– Rien de spécial ?

– Non, mon homme a été dîner avec ses compagnons.

– Et toi, Gisèle ?

– Le gardien m'a invitée pour aller au cinéma ce soir...

– Essaie de le faire parler.

– Je ferai l'impossible.

IXE-13 retourna voir le colonel à cinq heures.

– Vous avez la clef ?...

Le colonel sourit :

– La voici.

Il la tendit à IXE-13.

– Avec ça, vous entrerez facilement au musée.

IXE-13 mit la clef dans sa poche.

– Merci, colonel.

– Surtout, soyez prudent...

– Oui, ne craignez rien.

IXE-13 alla se poster aux abords de la nouvelle bâtisse.

À six heures, les employés commencèrent à sortir.

À six heures cinq, il n’y avait plus personne dans le musée.

IXE-13 vit le gardien fermer soigneusement la porte à clef et partir au bras de Gisèle.

Le Canadien regarda autour de lui.

Il n’y avait personne.

Il s’avança rapidement, sortit la clef de sa poche et l’introduisit dans la serrure.

Il n’eut pas trop de difficulté à la faire tourner et la porte s’ouvrit.

IXE-13 entra dans le musée.

Il faisait noir.

Il alluma sa lampe de poche et sans faire de bruit s’engagea dans l’escalier.

– Maintenant, il s’agit de me cacher.

Il était rendu au cinquième étage, soit 1939.

Soudain, il eut une idée lumineuse.

Il poussa une des grandes vitres et entra dans un des nombreux tableaux.

C’étaient des soldats nazis qui commençaient à envahir la Pologne.

Vivement, IXE-13 choisit l’un des mannequins.

Il lui enleva son costume et le mit.

Puis, il prit le mannequin, le dévissa, défit les fils électriques et alla le porter dans le coin le plus sombre.

IXE-13 se planta debout, à la place du mannequin.

– Maintenant, attendons.

Il voyait tout ce qui pouvait se passer autour et surtout, il distinguait parfaitement l’escalier.

Si quelqu’un entraît ou sortait du musée, il pourrait le voir.

IXE-13 regarda sa montre :

– Sept heures moins vingt.

Combien de temps resterait-il là à attendre ?

– Jusqu’à onze heures et demie, au moins !

*

Gisèle était allée souper avec son nouvel ami.

C’était un dénommé Paul Richard.

– Ensuite, on va aller aux vues... il y a un beau film, pas loin d’ici.

Gisèle avait accepté.

Pendant le repas, Richard lui raconta un peu sa vie.

Sans grande instruction, il avait voulu s’enrôler.

Malheureusement, il souffrait de l’estomac et avait été refusé. C’est alors qu’il avait réussi à se faire engager par Paradis comme gardien.

– Je ne gagne pas très cher... mais assez pour

me payer quelques petites sorties.

Gisèle tenta bien de le faire boire un peu pendant le souper.

– Je ne touche jamais à une goutte de boisson.

– Vrai ?

– Mais, si vous voulez en prendre, gênez-vous pas.

Gisèle pensa :

– Ce sera difficile de lui arracher quelque chose.

À huit heures ils entraient au cinéma.

Ils en sortirent vers onze heures quart.

Gisèle manifesta le désir de manger quelque chose.

Cependant, Richard fit mine de ne pas comprendre.

– Je suis très fatigué et je commence à sept heures demain... je vais aller vous reconduire.

– Non, merci, je préfère entrer seule.

Gisèle retourna donc à l'hôtel, convaincue

d'avoir perdu sa soirée.

– Au moins, dit-elle pour se consoler, j'ai vu un bon film.

Marius n'avait guère été plus chanceux.

À la fermeture du musée, il suivit Godin pas à pas.

Ce dernier partit avec un groupe de camarades.

Ils entrèrent dans une taverne.

Là, on ordonna de la bière et ils commencèrent à boire.

Vers sept heures, Godin se leva et se dirigea vers une cabine téléphonique.

Marius attendit quelques secondes.

Puis à son tour, il se dirigea vers le téléphone.

Il jeta un coup d'œil et aperçut Godin qui parlait.

Marius mit la main dans sa poche, sortit son paquet de cigarettes et en alluma une.

Il prêtait l'oreille.

Godin ne se gênait pas pour parler fort.

– Je te dis que je ne vais pas souper... Quoi ?...
À la traverse, et puis après... J'entrerai à l'heure
que je voudrai... écoute, c'est moi qui mène... tes
sortie cet après-midi... c'est à mon tour... tu es
bien chanceuse que je t'avertisse... j'aurais pu ne
rien dire... oui, oui. Bonsoir.

Godin sortit de la cabine.

Marius prit sa place.

Il fit semblant de parler durant quelques
secondes.

Il sortit à son tour et vint prendre sa place tout
près de la table où se trouvait Godin.

Soudain, un des travailleurs s'écria :

– Hé, l'ami... vous étiez au musée aujourd'hui,
vous êtes un ami de Paradis ?...

Marius était pris.

Il vint s'asseoir avec les employés.

– Comment avez-vous aimé cela ?

Et tout en parlant, ils dégustaient de la bière.

Marius regarda sa montre.

– Sept heures et demie...

À neuf heures, ils buvaient encore de la bière.

À onze heures, ils buvaient toujours de la bière.

Marius se leva à minuit moins quart.

– Eh bien, moi, je rentre... au plaisir de se revoir les amis...

Sans être chaudasse, Marius était gai.

Il arriva à l'hôtel.

Gisèle était déjà de retour :

– Allo, la belle ! As-tu passé une belle soirée ?...

– Marius ?... D'où viens-tu ?

– Moi ?... J'ai pris quelques verres de bière avec des amis...

Et il lui conta sa soirée.

– Tu fais mieux de te passer une bonne serviette d'eau froide sur la figure. Si le patron arrive, il n'aimera pas cela.

– J’ai un meilleur moyen, peuchère. Ma petite, je vais prendre une douche glacée.

– C’est ça, Marius.

Le Marseillais alla donc se placer sous la douche.

Lorsqu’il en sortit, il était redevenu normal.

– Et toi ?... ta soirée ?...

Gisèle lui conta ce qui était arrivé.

– Comme ça, on a perdu notre temps tous les deux ?...

– Oui.

– Espérons que ce ne sera pas la même chose pour le patron.

*

IXE-13 commençait à s’impatier.

– Neuf heures et quinze.

Depuis deux heures, il se tenait debout, presque sans grouiller. Il avait chaud sous ce

costume d'officier nazi.

– Je ne resterai pas longtemps comme ça...

Maintenant, dix heures approchait.

Tout à coup, IXE-13 sursauta.

Mais non, il n'avait pas rêvé.

Il avait bel et bien entendu un bruit de voix.

Il prêta l'oreille.

– Tu es sûr qu'il n'y a pas de danger ?...

– Mais non, je te le dis... d'ailleurs je vais regarder partout avant de sortir.

– Je vais t'attendre en bas.

– C'est ça... le temps d'aller acheter la liqueur.

Ils passèrent à quelques pieds d'IXE-13 sans le remarquer.

Notre héros les laissa descendre.

Puis, sans prendre la peine d'enlever son costume, il grimpa l'escalier.

Il monta un étage complet.

Il savait que les deux hommes venaient d'en haut.

– Ils reviennent.

IXE-13 se cacha rapidement dans un coin.

Les deux hommes continuèrent de monter.

IXE-13 conta les marches.

– Ils montent au septième... l'autre étage.

Il y avait eu une sorte de grincement et tout bruit était maintenant disparu.

IXE-13 monta silencieusement l'escalier.

Au septième étage, il examina chaque endroit, chaque vitrine. Mais comme le matin, les inconnus s'étaient envolés.

– Pourtant, je les ai vus... je n'ai pas rêvé.

Il n'y avait qu'une seule solution.

– Un passage secret...

IXE-13 se mit à examiner les murs.

Il prenait son temps, faisant bien attention de ne pas faire de bruit.

– Je l'ai.

Il venait de rencontrer une petite fissure dans le mur.

Une fissure dans un mur tout neuf, c'est plutôt rare.

IXE-13 passa sa main dans l'ouverture et poussa.

Une sorte de panneau se détacha du mur.

Il faisait très noir à l'intérieur.

IXE-13 sortit rapidement son revolver.

Il allongea le pied et s'aperçut qu'il était dans un escalier.

Il descendit...

Une marche... deux marches.

Tout à coup... il se sentit saisir par en arrière.

Il reçut un coup sur la tête.

Le Canadien tomba étourdi.

Quelqu'un lui donna une violente poussée et il commença à dégringoler l'escalier, se frappant la tête un peu partout.

Inutile de dire que lorsqu'il arriva en bas, il était sans connaissance.

V

IXE-13 ouvrit les yeux.

Il s'aperçut qu'il était solidement ligoté.

Deux hommes causaient et fumaient non loin de lui.

– Le patron doit-il venir ?...

– D'une minute à l'autre... il ne devrait pas tarder maintenant...

– Comment se fait-il ?...

– Je te le répète depuis tout à l'heure... il s'est caché dans le musée...

– Ce doit être un espion...

– C'en est un, je suis certain...

– Qu'est-ce que le patron va en faire ?

– Ça, c'est ses troubles.

Il regarda l'heure :

– Minuit... il m'a dit qu'il serait ici vers onze heures et demie.

Tout à coup, une lumière s'alluma au mur :

– Le voilà...

L'un des hommes se leva.

Il alla ouvrir la porte.

Le patron entra.

C'était un homme assez bien bâti.

Il était vêtu d'un long paletot noir et portait un chapeau rabattu.

IXE-13 essaya de lui voir la figure.

Mais il s'aperçut que l'homme s'était mis un loup sur les yeux.

Le bas de sa figure était caché par un foulard.

Le patron ne dit pas un mot.

Il fit un signe aux deux hommes.

Ces deux derniers prirent IXE-13 et le sortirent de l'appartement secret.

Ils descendirent l'escalier et arrivèrent à la porte de sortie.

Là, le patron s'approcha de la fenêtre.

Il sortit une lampe de poche, l'alluma et l'éteignit.

Quelques secondes plus tard, une autre lampe s'allumait dans la rue.

Le boss fit un signe.

Il ouvrit la porte et rapidement, les deux hommes sortirent IXE-13.

Une voiture attendait devant le nouveau musée.

Ils mirent notre héros sur le siège arrière.

La neige tombait à gros flocons.

– Tu parles d'une température pour le début de mars...

Et depuis sept heures que ça tombe comme ça...

Le patron fit un geste impérieux.

– Correct, on entre.

Ils retournèrent dans le musée.

Le boss parla à voix basse à celui qui chauffait

l'automobile.

Puis, il vint s'asseoir près d'IXE-13.

La voiture se mit en marche.

Tout à coup, le chauffeur se retourna :

– Hé, boss, j'ai une idée lumineuse...

Il désigna la rue :

– Voyez-vous ces enseignes... enlèvement de la neige ?...

Le boss fit signe que oui.

– Eh bien, la souffleuse va passer... la machine qui coupe tout en morceaux... elle passera dans environ un quart d'heure...

– Et puis ?

C'étaient les premiers mots que l'homme masqué avait prononcés.

– Si on l'endormait et qu'on l'enterrait dans le banc de neige ?... La machine le couperait en petits morceaux.

Le boss ricana.

Il sortit une bouteille de sa poche.

Il la vida dans son mouchoir et brusquement, plaça le mouchoir sous le nez d'IXE-13.

– Du chloroforme,...

Notre héros faisait l'impossible pour ne pas respirer... mais petit à petit, le chloroforme l'endormait.

Il tomba dans un profond sommeil.

Le boss lui laissa le mouchoir sous le nez.

Cette fois, l'homme ôta son masque.

– Arrête ta voiture ici, c'est sombre... vite, va chercher la pelle.

Le chauffeur sortit.

Il sortit sa pelle et commença à creuser dans le banc de neige.

– Venez boss.

Le boss sortit, transportant IXE-13.

– Cachez-le là...

– Très bien.

Il étendit le Canadien dans le trou qu'avait fait le chauffeur.

– Maintenant, je le recouvre de neige.

– C'est l'affaire de quelques secondes.

Deux minutes plus tard, les deux hommes remontaient en voiture.

– Hé, boss ?...

Quoi ?

– Regardez... la souffleuse... elle est rendue en haut de la côte... ce ne sera pas long...

– Dans cinq minutes... ce petit monsieur volera en morceaux... alors, décolle, j'aime mieux ne pas assister à ce spectacle.

*

La « souffleuse » s'approchait de l'endroit où était étendu IXE-13.

Tout à coup, elle s'arrêta brusquement.

– Hé, Ben, qu'est-ce qu'il y a ?...

– Je ne sais pas... quelque chose de brisé.

– Va donc voir...

Ben descendit.

Il poussa une exclamation :

– Non, mais ça prend-y des maudits imbéciles... mettre une chaudière dans la neige... ça sert à rien... la souffleuse ne marchera plus... il va falloir l’emmener au garage.

Le contremaître arriva :

– Qu’est-ce qui se passe ?

Ben montra la souffleuse.

– Plus moyen... ça ne marchera plus à cause de cette chaudière-là...

– Entrez au garage tout de suite.

– O.K.

Les deux hommes remontèrent dans leur gros véhicule.

Le contremaître fit signe aux hommes qui suivaient la souffleuse dans des camions :

– Hé les boys ?...

– Oui.

– Il ne nous reste que ce petit bout de rue-là...

on le fait à la pelle.

Les hommes maugrèrent.

– Vous aurez fini ensuite ?...

– Bah, on est aussi bien.

Ils allèrent dans leurs camions chercher les pelles.

Puis, on commença à enlever la neige à pelletées.

Soudain un des hommes poussa un juron :

– Je ne sais pas ce qu'il y a ici... pas moyen d'entrer ma pelle.

Il commença à enlever la neige un peu plus haut :

– Ça par exemple... un homme !

Tous se rapprochèrent

– Hé, venez voir... il est ficelé comme un saucisson. Il est mort.

Le contremaître se pencha sur IXE-13 :

– Non, il vit... heureusement... ça ne doit pas faire longtemps qu'il est enterré là, autrement, il

serait mort...

– Faudrait appeler l’ambulance.

Un des chauffeurs s’approcha :

– Ça va prendre trop de temps... mettez-le dans mon camion, je vais aller le mener.

– O.K.

Le contremaître décida d’accompagner IXE-13.

Le camion partit à toute vitesse et prit le chemin de l’hôpital.

*

– Gisèle.

– Oui, Marius.

– J’commence à être inquiet... le patron n’est pas entré... il est près d’une heure.

La jeune Française aussi s’inquiétait.

– Écoute, Marius... j’ai une idée.

– Quoi ?

– Le patron a dit qu’il allait voir le colonel pour avoir une clef ?...

– Oui.

– Si nous essayions, nous aussi de trouver le colonel ?

– Ça a du bon sens.

Ils téléphonèrent au bureau du colonel.

Naturellement ce dernier n’y était pas.

On ne voulut pas donner son adresse.

– Allons-y, on pourra peut-être décider cet imbécile.

Ils se rendirent au bureau du service secret.

Gisèle montra sa carte d’espionne.

– Écoutez, c’est une question de vie ou de mort.

– Et moi, mon devoir.

– Comme ça, vous aimez mieux laisser mourir quelqu’un ?

Marius proposa :

– Téléphonnez-lui, vous avez son numéro.

Dites-lui que nous sommes ici, qu'IXE-13 n'est pas arrivé et que nous craignons qu'il ne lui soit arrivé malheur.

L'officier réfléchit :

– Oui, je puis faire cela.

Il passa dans le bureau voisin.

Il signala le numéro de téléphone de la demeure du colonel Boiron.

– Allo, colonel ?

– Oui, fit la voix endormie de Boiron.

– C'est Leblanc, il y a ici deux Français qui veulent vous voir.

– Ah ! demain.

– Il disent qu'il s'agit d'IXE-13, qu'il n'est pas entré et qu'ils ont peur qu'il ne lui soit arrivé malheur.

– J'y vais immédiatement

Le colonel semblait être sorti d'un rêve.

Cinq minutes plus tard, il arrivait au bureau.

– Heureusement, j'ai fait faire deux clefs.

– Deux clefs du musée ?

– Oui. J'en ai donné une à IXE-13 et j'ai gardé l'autre.

– Allons-y, peuchère.

Ils sautèrent dans la voiture du colonel et, à fond de train, se dirigèrent vers le musée.

Boiron n'eut pas trop de difficulté à ouvrir la porte.

– Pas de bruit.

Ils montèrent lentement l'escalier, regardant partout.

Tout à coup, Gisèle s'arrêta.

– Là, dans le coin.

Elle montrait quelque chose du doigt.

Le colonel s'avança rapidement :

– Un corps.

Le flashlight de Gisèle était braquée sur un corps étendu par terre.

Le colonel se pencha.

– Ouf... ce n'est qu'un mannequin.

– Dieu merci.

– Mais qu'est-ce que c'est que ces vêtements ?

– Ce sont ceux de Jean.

– Mais oui, c'est l'habit du patron...

– Il s'est costumé en officier nazi.

– Sans doute.

Gisèle proposa :

– Continuons de monter.

Ils grimpèrent deux autres étages.

– Chut... écoutez, on dirait quelqu'un qui chante.

Marius prêta l'oreille.

– Bonne mère, on dirait des gas qui ont pris un coup.

Gisèle aussi avait entendu.

– Est-ce possible ? ça vient de l'autre côté du mur. Rapidement, le colonel examina le cloison.

– Ici... un espace libre... une fissure.

– Ôtez-vous de là.

Marius repoussa le colonel, introduisit sa main dans la fissure et poussa.

Le mur tourna et Gisèle éclaira l'escalier.

– On descend.

En arrivant en bas, ils aperçurent deux hommes assis devant une table sur laquelle reposait deux flacons de whisky vides.

Les deux hommes sursautèrent en voyant arriver le colonel et ses deux acolytes.

– Hé Pit ! On a de la visite.

– Venez-vous prendre un coup avec nous autres ? C'est ben de valeur, il n'en reste plus.

Le colonel avait sorti son revolver :

– Haut les mains.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

– J'ai dit haut les mains.

Marius toucha le colonel à l'épaule :

– Laissez-les faire, ils sont trop saouls.

Le Marseillais s'approcha d'eux :

– Où est l'Allemand ?

– L’Allemand ?

– Oui, le type qui avait pris le costume.

Pit éclata de rire :

– Ah, lui... zigouillé, mon bon.

– Hein ?

– Oui, mort, parti pour l’éternité, avec le boss.

– Je ne comprends pas.

– On lui a donné un petit coup sur la tête.

L’autre fit signe :

– Tais-toi, Pit.

– Laisse-moi donc parler, ce sont des chums, je les connais, le patron a emmené l’Allemand, à l’heure qu’il est ça doit faire longtemps qu’il a passé devant Saint-Pierre.

Ils se mirent à rire.

– Vous allez venir avec nous, ordonna le colonel.

– Où ça ?

– Voir d’autres amis, on vous paiera un coup.

Pit fit signe de la tête :

– Non, on ne peut pas sortir, l’patron veut pas.

– Vous allez sortir quand même, peuchère.

Marius les souleva de terre, en plaça un sous chaque bras et monta l’escalier.

Les deux hommes continuaient de chanter :

« Bercé par la houle

Ah qu’il fait bon chanter... »

– Laissez faire, bonne mère, vous chanterez moins demain matin, quand vous vous réveillerez derrière les barreaux.

VI

Après avoir déposé les prisonniers au camp de concentration, le colonel se dirigea vers le poste de police :

– Mes amis, il faut s’attendre au pire.

Gisèle ne parlait pas.

Marius avait l’air enragé.

– Nous allons savoir dans quelques instants.

Ils arrivèrent au poste.

Le colonel se présenta :

– Nous cherchons un de nos amis disparu depuis ce soir.

– Vous avez sa description ?

– Oh, très facile. Il est habillé en officier allemand.

Le policier bondit :

– Mais nous l’avons trouvé, il est à l’hôpital.

– Vivant ?

Oh oui, un peu abattu et asphyxié, mais il sera sur pieds dès demain, probablement.

Gisèle était folle de joie.

– Peuchère, le patron leur a échappé, je le savais.

– Votre ami a été chanceux, colonel, si la souffleuse ne s’était pas brisée.

Et le policier conta ce qui était arrivé.

Le colonel s’épongea le front.

– Il a été chanceux.

– Pour une fois, dit Marius, c’est la chance qui l’a sauvé. Ordinairement, il se sauve lui-même.

– Nous allons le voir ?

Ils sortirent du poste de police.

Dix minutes plus tard, ils arrivaient à l’hôpital.

IXE-13 avait repris connaissance.

Nos amis furent donc admis près de lui.

Gisèle se précipita dans ses bras :

– Oh Jean, Jean, j’ai eu si peur.

– Ma chérie.

IXE-13 se tourna vers le colonel :

– Colonel, allez tout de suite au musée, au septième.

Boiron sourit :

– Les deux hommes sont en prison.

– Et le patron de la bande ? demanda Marius.

– Il était masqué, mais je sais qui il est.

– Qui ?

– Comment, vous n’avez pas deviné ?

– Non.

IXE-13 se mit à rire :

– Pourtant c’est simple. C’est le seul homme qui a pu faire construire les pièces secrètes.

Boiron poussa une exclamation :

– Paradis !

– Oui.

– Bonne mère !

– Vous voyez son jeu d’ici. Il aurait fait du musée une base secrète ennemie... personne ne se serait douté.

– Les ouvriers auraient parlé.

– Non, les deux seuls qui le savaient sont morts.

– L’échafaudage ?

– Oui, c’est un des hommes de Paradis qui a coupé la corde et s’est enfui ensuite dans la pièce secrète.

Le colonel bondit :

– Mais il faut l’arrêter, c’est un criminel endurci.

– Colonel, attendez, demain matin, dans quelques heures, je pourrai me lever.

– Vous voulez l’arrêter vous-même ?

– Oui. Il sera surpris de me voir.

À huit heures le lendemain, IXE-13 pouvait se lever.

Il avait bien mal à la tête, il était marqué un peu partout à cause de sa chute dans l’escalier,

mais il pouvait quand même se tenir sur ses jambes.

Ils se dirigèrent vers la maison de Paradis.

Le colonel descendit seul.

Il sonna à la porte :

– Monsieur Paradis ?

– Entrez, colonel, entrez.

Paradis fit passer Boiron dans son bureau :

– Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

– Le musée avance, Paradis ?

– Oui, il sera terminé dans un mois ou deux.

– Tant mieux. J'ai un de mes amis qui va vous aider.

– Ah !

– C'est un architecte expert, il est de passage à Ottawa. Je veux vous le présenter. Il sera enthousiasmé par votre travail.

– Je ne demande pas mieux que de le connaître.

– C'est un expert, que je vous dis... ce type-là

a construit des maisons pleines de portes secrètes que personne ne pouvait découvrir.

– Ah !

– Il est dans mon auto, je vais le chercher.

Le colonel sortit.

– Tenez, le voici.

Paradis pâlit :

– Mais, mais c'est monsieur Blondel ?

– Parfaitement.

– Je le connais, il est venu visiter le musée hier.

– Oui, et je vous ai vu ce soir, vers dix heures dans votre musée encore une fois.

– Moi ?

– Parfaitement, je n'étais pas tout à fait sûr. Tout à l'heure, vous êtes tellement devenu pâle que j'ai cru que vous alliez perdre connaissance.

– Pas du tout.

– Vous êtes un imbécile, Paradis. Vous ne devriez pas engager avec vous des types qui

prennent un coup.

– Quoi ?

– Une fois saoul, le gros Pit a la langue très facile. Il nous a tout conté. Jusqu’au meurtre des deux types qui avaient fabriqué l’appartement secret.

Paradis bondit :

– Le salaud.

– Restez assis là, Paradis.

– En tout cas, ce n’est pas moi qui les ai tués, je n’ai assassiné personne.

– Peut-être, mais vous étiez le chef de la bande... le chef de ce groupe d’espions, vous êtes un traître à votre pays.

Le colonel appela l’armée.

Un quart d’heure plus tard, un camion arrivait.

On s’empara de Paradis.

– Et maintenant, moi, je vais me coucher.

– Vous êtes fatigué, IXE-13 ?

– Encore un peu faible.

- Dans ce cas, prenez deux jours de repos.
- Pas deux jours ?
- Si, si, j’insiste. Ensuite, vous viendrez me trouver.

Marius demanda :

- Vous allez nous confier une autre mission ?
- Oui, et il faut que votre patron soit en santé pour ce long voyage.

Gisèle comprit :

- On va se rendre dans le Pacifique ?
 - Exact. Vous combattrez les Japonais.
- IXE-13 et ses amis entrèrent à l’hôtel.
- Patron, vous avez vu ce qu’il a dit ?
 - Quoi ?
 - Vous irez dans le Pacifique, vous combattrez les Japonais. Ça veut dire que nous irons avec vous ?

– Probablement.

- Bonne mère, j’ai hâte de nous voir aux prises avec les Japonais.

Vous aussi, vous avez hâte, chers lecteurs ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures étranges de l'agent IXE-13 l'as des espions canadiens.

Nous verrons IXE-13 et ses amis dans de nouvelles aventures captivantes au pays des Jaunes.

Cet ouvrage est le 382^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.